

Deuil originaire et autres deuils, au service de la vie

Claire Fronville¹

Texte présenté lors de la journée d'été 2026

PRÉAMBULE

Ce texte que je vous propose cet après-midi tente de reprendre quelques grands traits des lectures travaillées dans l'atelier que Vanessa Greindl et moi avons animé cette année sur le thème des deuils, notamment le deuil originaire. Il est issu des questions et réflexions apparues lors des échanges entre nous, les participantes de cet atelier que je cite maintenant : Sabine Duchenne, Vanessa Greindl, Sophie Laroche, Laura Mespouille, Laetitia Pontara, Justine Rahier et moi.

Cet atelier sur le deuil fait suite à deux années de travail sur la haine et la pulsion de mort, ou plus précisément leur bon usage, au service de la vie. Cette année, nous sommes donc parties de là où nous étions arrivées l'an dernier. Je le rappelle brièvement. Interpellées par le déferlement de violence dans l'actualité d'une part et par la tentative d'éradiquer tout mouvement d'agressivité d'autre part (nous pensons notamment à l'éducation positive ou à l'interdit d'interdire devenant la règle dans les crèches...), nous avons interrogé la haine, l'agressivité et la pulsion de mort dans leur fonction structurante plutôt que destructrice. Michèle Benhaïm en parle très bien avec sa conceptualisation de « *la juste bonne haine symbolique* »². Trop d'amour étouffe, trop de haine détruit. La juste bonne haine symbolique permet de symboliser la destruction et est essentielle dans le processus de séparation. La mère suffisamment haineuse, ni trop bonne, ni trop mauvaise, se sert de son ambivalence dans la relation avec son enfant, en appui sur la fonction paternelle. C'est une nécessité structurante. Chacun y perd. Le bébé perd une maman qui fait tout et la mère perd un bébé qui a besoin d'elle pour tout.

Cette auteure et quelques autres comme Winnicott, Nathalie Zaltzman, Jean-Marie Forget, Monique Lauret et Mélanie Klein ont en commun de nous avoir fait découvrir une fonction indispensable de la haine pour se désaliéner du désir de l'Autre et consentir à perdre l'illusion d'une unité indéfectible. Cela ouvre à autre chose. Voilà à partir de quoi nous avons souhaité étudier le deuil. Pour cela, nous nous sommes d'abord penchées sur la conception du deuil originaire proposé par Paul-Claude

¹ Claire Fronville est psychologue, analyste praticienne à Espace analytique Belgique.

² Benhaïm, M., *L'ambivalence de la mère*, Toulouse, Érès, 1996.

Racamier. Ensuite, nous avons réétudié les propositions de Mélanie Klein sur le passage de la position paranoïde-Schizoïde à la position dépressive, qui est précisément celle qui constitue le deuil et ouvre à la différenciation moi-objet. Pour terminer, nous avons abordé de façon un peu intrépide la théorisation de Jean Allouche dans son ouvrage intitulé *Érotique du deuil au temps de la mort sèche*.

LE DEUIL ORIGINNAIRE - PAUL-CLAUDE RACAMIER³

C'était intéressant de commencer par Paul-Claude Racamier. Avec le deuil originaire, il situe l'origine du deuil. Il nous partage sa conviction que le deuil est un processus essentiel de la psyché, fondamental dans le développement de l'individu car, selon lui, le deuil originaire ouvre à la capacité de faire des deuils. C'est de l'échec ou de la réussite de ce premier deuil que vont dépendre la réussite ou l'échec de tous les deuils et de toutes les séparations qui jalonnent notre vie.

« Par deuil originaire, je désigne le processus psychique fondamental par lequel le moi, dès la prime enfance, avant même son émergence et jusqu'à la mort, renonce à la possession totale de l'objet, fait son deuil d'un unisson narcissique absolu et d'une constance de l'être indéfinie et par ce deuil même, qui fonde ses propres origines, opère la découverte de l'objet comme de soi et l'invention de l'intériorité » ... « pour être encore plus concis, nous pourrions dire que le deuil originaire constitue la trace ardue, vivante et durable de ce qu'on accepte de perdre comme prix de toutes découvertes »⁴.

Le deuil originaire ne peut se confondre avec la dépression. Il est un processus maturatif universel qui va bien plus avec la vie qu'avec la mort. Il est un processus original qui dépasse le cadre des pertes d'objets et d'amour. Il émane de toutes sortes de détachements. Il commence au tout début de la vie et ne se termine qu'avec la mort. C'est une traversée qui ne cesse de se poursuivre au fil de la vie.

Pour illustrer ce deuil originaire, Paul-Claude Racamier nous propose une histoire qui, comme toute histoire, est à la fois vraie et inventée. C'est l'histoire du conflit originaire : Lorsque le nouveau-né vient au monde, il est dans une relation d'unisson avec sa mère. Tous deux sont unifiés dans l'intense relation de la séduction mutuelle afin d'établir et de préserver un accord parfait, sans tensions qui viendraient troubler l'aspiration à ne faire qu'un seul corps. C'est la symbiose et il y règne une admiration mutuelle. Naturellement, ceci est une illusion (car la tension existe bien avant la naissance dans l'enfant et dans la mère) et cette illusion va se démonter. Mais pour se défaire, il aura fallu qu'elle ait pris corps. L'ambivalence de la mère envers l'enfant, son désir de s'en défaire, sa sexualité d'adulte et son admiration pour la croissance infantile contribuent à défaire l'illusion. Mais il y a aussi un événement ou plutôt un avènement qui va mettre fin à cet enchantement : c'est le moment où l'enfant se détourne

³ Racamier, P.-C., « Le deuil originaire », in *Le génie des origines : Psychanalyse et psychoses*, Paris, Payot, 1993, pp. 61-89.

⁴ Racamier, P.-C., « Le deuil originaire », in *Le génie des origines : Psychanalyse et psychoses*, Paris, Payot, 1993, pp. 17-18.

de la mère. Ici l'enfant est formidablement actif : il y va ! Cela nécessite la mobilisation et la mise en œuvre d'une poussée agressive. En se détournant de sa mère, l'enfant la perd ou, plus précisément, il accepte de la perdre. Il aura à en faire le deuil. Ce sera le deuil de cette illusion de toute-puissance et de toute-appartenance. L'enfant ne sait pas très bien ce qu'il perd mais il découvre à la place l'objet : un objet qui se distingue et s'investit, se délimite et s'intériorise, s'aime et se hait : une mère. L'enfant se détourne d'une mère-atmosphère et découvre une mère qui est comme un objet qu'il peut désirer. Voilà ce qu'est le deuil originaire comme condition des découvertes de l'objet. Du même coup, le monde se divise en deux parts : l'interne et l'externe. Toutefois, tout deuil est une peine, le travail est amer et le moi ne se montre pas toujours désireux de l'assumer. Il faudra distinguer les souffrances pathologiques de la souffrance normale grâce à laquelle la vie de la psyché s'accroît.

Le deuil de l'unisson originaire ne s'effectue pas d'un coup et une fois pour toutes, ni pour toujours. Il n'y a pas un après-deuil et un avant-deuil séparés par un miroir qu'il faudrait franchir et qu'on pourrait traverser en une fois. Le jeu de la bobine est un bel exemple du temps nécessaire au processus ainsi que de la fonction de la répétition des expériences, pour que la présence puisse s'inscrire dans l'absence. Toutefois, une fois enclenché, rien ne sera plus jamais comme avant. L'accomplissement de ce deuil laisse une cicatrice qu'on peut appeler la cicatrice originaire. Celle-ci va conférer au moi une immunité relative envers les deuils à venir. Elle permettra d'aborder les deuils suivants dans des conditions « passables », en ayant suffisamment confiance dans le monde, dans la vie, dans l'objet et en soi. Le deuil n'est faisable que s'il est pressenti que la perte ne laisse pas un vide total mais un espace de croissance.

Par ailleurs, si le deuil originaire a été manqué, la constitution de l'objet et du moi dans leur relation et leur différenciation sera problématique. Paul-Claude Racamier appelle « les éclopés du deuil », ceux qui ne peuvent perdre leurs illusions et y restent attachés, parfois même jusque dans une conviction délirante. Les creux de la vie, les passages à vide sont pour eux insupportables. Tout silence est un vide et toute diminution une perte absolue. Ce qui prévaut est l'envie telle qu'en parle Mélanie Klein, une envie laissée indéfiniment béante qui empêche toute possibilité créative.

Pour ces patients qui n'ont jamais pu franchir le cap du deuil originaire, Racamier nous invite à aménager quelques sortes d'équivalents de ces paliers de deuil. Je le cite : « *C'est ainsi que nous songerons à des objets « transitionnels » pour adultes, à des espaces intermédiaires, à des moments de présence inactive, à de simples contacts côte à côte : bref, nous penserons à l'utilité de l'inutile.* »⁵. Cela me fait penser à Martin. Un jour, il arrive au travail et ne reconnaît plus rien. Tout a changé. Il ne reconnaît pas ses collègues. Il ne sait plus comment utiliser les machines nécessaires à son travail. Ses collègues,

⁵ Racamier, P.-C., « Le deuil originaire », in *Le génie des origines : Psychanalyse et psychoses*, Paris, Payot, 1993, p. 38.

constatant sa détresse, appellent son médecin. Celui-ci interpelle l'équipe mobile de crise qui m'adresse ce patient quelques mois plus tard. Je le reçois dans un état d'angoisse terrible. « À chaque fois que je reviens quelque part, quelque chose a changé. Le médecin n'est plus le même. Peut-être que mon épouse n'est pas vraiment mon épouse et vous, vos cheveux, vous les avez coupés ? ils sont plus clairs... » Je dis « Oui, vous avez raison. Mes cheveux sont plus courts et plus clairs que d'habitude ». J'ajoute que l'on peut ressentir des changements au cours de la vie. Notre environnement se modifie. Les parents vieillissent, les enfants grandissent, parfois notre travail est aménagé autrement. Et ce n'est pas toujours facile de s'y retrouver. Martin semble apaisé par cette conversation qui nous concerne tous les deux. Cela l'aide à parler de sa tristesse apparue il y a quelques années lors du décès de sa mère. « Ça fait plusieurs années que j'étais triste. Avant, je voyais beaucoup ma maman. Elle était toujours gentille, tout était toujours bien avec elle. Moi, je n'ai jamais eu d'activité personnelle ». Cela me fait penser justement à ce premier temps que décrit Winnicott et qui concerne l'activité de l'enfant vers la mère : L'agressivité de l'enfant, sa spontanéité vers la mère vise à trouver chez elle une opposition qui lui permettra de s'en distinguer. On dirait que l'avènement dont parle Racamier, ce moment où l'enfant y va de lui-même, par curiosité et se détourne de la mère, n'a pas pu se constituer pour Martin. Je demande : « Votre Maman n'était jamais de mauvaise humeur ? ». « Jamais ! » répond-il. « On n'a jamais manqué de rien. Mes parents avaient connu la guerre, alors ils voulaient qu'on ait tout ». Paradis impossible à perdre ? Alors, avec Martin, nous parlons des petites choses qui changent. Il me dit que tel magasin a fermé dans la rue. J'acquiesce et lui fait remarquer qu'un autre a ouvert aussi. Mes cheveux sont plus clairs, le ciel est plus gris, ça y est, le printemps est de retour, les fleurs commencent à sortir. Et puis on parle aussi des choses qu'il peut retrouver et qui peuvent l'aider à se reconnaître. Avant, Martin faisait beaucoup de musculation mais il s'est cassé le bras il y a quelques mois et a dû arrêter. Aujourd'hui ça va mieux. Il a pu retourner à la salle de sport et retrouver des sensations qu'il connaît. Voilà un exemple qui me fait penser à ce que Racamier appelle « l'utilité de l'inutile » : que de simples contacts contribuent à créer des espaces intermédiaires ou transitionnels pour aborder le vide, avec des bords.

Racamier nous a bien enseigné ici que la constitution de l'objet et du moi, dans leur relation et leur différenciation, sera problématique si le deuil originaire a été manqué. En ce sens, il rejoint Mélanie Klein, à qui il fait d'ailleurs plusieurs fois référence concernant sa conception de la position dépressive. Nous y retrouvons la même fonction dans la mise au point de l'objet et dans la différenciation entre la réalité interne et la réalité externe.

LA POSITION DÉPRESSIVE - MÉLANIE KLEIN⁶

Dans le meilleur des cas, la position dépressive fait suite à la position schizo-paranoïde. Ce n'est pas tout à fait juste de le dire comme ça car les deux positions peuvent rester actives au fil du temps. Mais

⁶ Segal, H., *Introduction à l'œuvre de Mélanie Klein*, Paris, Presses Universitaires de France, 1969.

il y a quand même un moment de passage de l'une à l'autre qui déterminera un avant et un après, comme pour le deuil originaire.

Au sujet de la position schizo-paranoïde, il faut retenir que les processus de clivage et de projection y sont prédominants. L'objet primaire est clivé en deux : le sein idéal et le sein persécuteur. L'angoisse de l'enfant provient de la crainte que les objets persécuteurs n'anéantissent l'objet idéal. Si les bonnes expériences l'emportent sur les mauvaises, le moi va développer une plus grande confiance en l'objet idéal par rapport aux objets persécuteurs et il va pouvoir mieux supporter sa propre agressivité. Il n'est plus poussé à la projeter sur les objets. Cela va permettre une différenciation entre ce qui est soi et ce qui est objet.

La position dépressive est la phase durant laquelle le nourrisson reconnaît un objet total et se situe par rapport à lui. La mère devient un objet total qui peut être à la fois bonne et mauvaise. En même temps, le nourrisson devient lui aussi un moi total qui peut aimer et ne pas aimer sa mère. La mère et l'enfant sont maintenant différenciés. C'est le passage du clivage à l'ambivalence. La naissance de l'ambivalence n'est pas sans importance car elle implique la découverte de l'autonomie de la mère et donc la possibilité de la perdre puisque, autonome, elle peut s'en aller. C'est donc un temps fondamental et fondateur.

Si le bébé a pu constituer un bon objet interne dans la position dépressive, les situations d'angoisse dépressive seront source d'élaboration et de créativité. Mais lorsque la position dépressive n'a pas été suffisamment élaborée, le moi sera traqué par la peur constante de perdre totalement ses bonnes acquisitions internes.

Cette lecture a eu sur chacune de nous un effet assez conséquent sur l'attention que nous avons pu porter à ces mécanismes dans notre clinique. Je vous en partage un exemple avec Nicolas. Nicolas est soumis à de graves maltraitements durant son enfance. Cela engendre une peur de mal faire et la tentative de devenir irréprochable. Petit à petit, la peur de mal faire va se faire entendre comme « *la peur de faire mal* ». Reconnaître puis éprouver sa propre agressivité va prendre du temps et aura pour effet d'augmenter terriblement l'angoisse, celle de détruire l'Autre. Mélanie Klein décrit très bien l'angoisse que le nourrisson peut ressentir après avoir éprouvé de l'agressivité contre la personne aimée. La crainte d'avoir réellement détruit la mère s'accompagne de la peur d'être le mauvais objet. Dans le transfert, cette lutte entre la peur de détruire l'objet et la crainte d'être le mauvais objet va se faire entendre. Puis un jour, je fais remarquer à Nicolas combien, malgré toutes sa rage envers son beau-père, il semble attaché à lui. Il répond : « *oui. Je l'aimais bien. Et j'avais envie qu'il m'aime. Je n'arrive pas à m'en séparer* ». Un peu plus tard, toujours par rapport à sa peur de faire du tort à l'autre, je lui suggère que ce n'est peut-être pas son beau-père qu'il veut détruire mais la position dans laquelle il le laisse : une position de toute-puissance. Je m'appuie ici sur la lecture de Gabriel Rubin qui décrit très

bien comment le retournement des pulsions agressives sur la personne propre permet inconsciemment au sujet de continuer à croire en un Autre idéal, ce qui implique par la même occasion de se maintenir comme le mauvais objet. Avec le temps, une certaine ambivalence pointe le bout de son nez. Nicolas commence à tolérer l'agressivité en lui. En même temps, il se met à trouver que sa mère n'était pas si « *connasse* » que ça et sa grand-mère, « *pas si formidable* ». Il s'aperçoit aussi que la relation avec son beau-père était ambiguë puisque en même temps il le détestait mais avait envie qu'il soit son père. Il se rend compte aussi que c'est difficile de faire ce deuil de l'illusion que ses parents auraient pu être tout bons. Le temps passant, Nicolas se sent un peu moins mauvais et un peu meilleur. Cela lui donne de la consistance pour explorer ses relations avec les autres et tenter de se positionner autrement, avec un peu plus de pulsions de vie.

Nous voilà à nouveau sur le versant des pulsions de vie et cela nous permet de faire le pont vers Jean Allouch et son ouvrage *Érotique du deuil au temps de la mort sèche*. Titre qui ne nous laisse pas indemnes ou du moins, pas indifférents.

ÉROTIQUE DU DEUIL AU TEMPS DE LA MORT SÈCHE - JEAN ALLOUCH⁷

Dans cet ouvrage, Jean Allouch lie le deuil à éros, aux pulsions de vie. Il cherche, je le cite, à « *rétablir le macabre dans sa fonction de suscitation du désir chez le vivant* ». Sa démarche est très personnelle (peut-il en être autrement ?) et il ne tait pas sa mise. En effet, il nous partage la manière dont ses rêves, tandis qu'il étudie les apports de Lacan et de Freud sur le deuil, viennent le surprendre et l'amener à mettre en forme une autre version du deuil. Ceci va le conduire à préciser ce que du deuil ne se réduit pas à un travail mais se révèle plutôt dans un acte, l'acte de subjectivation d'une perte qui sera sans compensation aucune, c'est-à-dire « une perte sèche ». Là, nous avons dû nous accrocher un peu pour saisir ce qu'il veut dire par « perte sèche », car ce n'est pas évident. C'est en avançant dans l'ouvrage que nous avons pu y voir un peu plus clair. Dans la troisième partie du livre, Jean Allouch s'appuie sur un auteur japonais, Kenzaburo Oe. Dans une de ses nouvelles, cet auteur avance l'idée que l'endeuillé effectue sa perte en la supplémentant de la perte d'un petit bout de soi. Voilà la perte sèche. Une perte pure, que rien ne peut compenser. Il s'agit plutôt de la compléter. C'est ce que Kenzaburo Oe appelle « un gracieux sacrifice de deuil ». Pour faire son deuil, l'endeuillé perd plus que le mort. Il sacrifie aussi « *un petit bout de soi* » qui est érotisé. Ce petit bout de soi a une fonction dans le deuil. Il a le statut d'objet perdu, élevé au rang d'objet désirable, d'agalma. Celui qui le détenait, en le perdant, se trouve violemment transformé en désirant. L'acte de deuil serait alors à la fois perdre le mort et accepter de perdre en plus quelque chose de soi qui a été érotisé. Nous allons y revenir.

⁷ Allouch, J., *Érotique du deuil au temps de la mort sèche*, Paris, EPEL, 1995.

Avec la nouvelle de Kenzaburô, « *Agwîi, le monstre des nuages* », Jean Allouch découvre une version du deuil qui lui rappelle sa propre expérience : Après avoir perdu son père étant enfant, il perd plus tard sa fille. Dans la nouvelle, il est question de la mort d'un enfant. Cette lecture l'amène à penser que le cas paradigmatique du deuil n'est plus aujourd'hui celui de la mort du père, comme au temps de Freud, mais celui de la mort de l'enfant. L'enfant qui vient de mourir était certes vivant, mais il était surtout une promesse. Sa mort met fin à sa vie d'enfant mais aussi à cette promesse. L'endeuillé perd tout ce que potentiellement l'enfant aurait pu lui donner s'il avait vécu. Il s'agit d'un deuil de ce qui n'a pas eu lieu, mais aussi d'un deuil d'on ne sait quoi. C'est un point de réel dans le deuil. Selon Lacan, dans le deuil, c'est tout le symbolique qui est convoqué, non pas depuis ce qui s'y trouve déjà inscrit, mais parce qu'il ne faut pas moins que tout le symbolique pour cerner un trou dans le réel. Nous verrons plus loin que ceci va être une fonction de l'écriture dans la nouvelle puisque le héros en devient le narrateur pour faire son deuil en laissant son écrit dans le monde, en y lâchant quelque chose de lui.

La nouvelle amène aussi Jean Allouch à situer une fonction du transfert dans le deuil. Dans la nouvelle, un étudiant accompagne dans ses promenades un homme qui a perdu un enfant. L'enfant mort apparaît à son père lors de ces promenades et l'étudiant en est informé. Dans la répétition de ces promenades, l'homme désenfanté va mener l'étudiant à effectuer un certain parcours subjectif. Il va le mener jusqu'à une certaine position, celle d'un frère, d'un semblable. L'étudiant va découvrir qu'il est aussi en deuil. C'est précisément ce qui va permettre à l'homme désenfanté de faire son deuil. C'est en opérant cette mutation subjective dans l'autre qu'il effectue son deuil. La mutation subjective de l'étudiant consiste dans la découverte d'un deuil qu'il ignorait et surtout, dans le sacrifice d'un petit bout de soi. Ce sacrifice s'entend dans le fait que l'étudiant devient ensuite le narrateur de la nouvelle. Il écrit ainsi une histoire à l'enfant mort, il laisse son écrit dans le monde, il le lâche en le rendant public et cette écriture lui sert ensuite de voile à sa propre perte.

Jean Allouch identifie ici le narrateur au psychanalyste et l'homme désenfanté à l'analysant. Il nous dit que le deuil n'est faisable pour l'analysant que s'il peut mener l'analyste à changer de position et à découvrir dans le transfert qu'il est aussi en deuil. L'analyste, espérons-le, en sait un bout sur son désir, qui se soutient d'une perte et des suivantes. On ne dirait donc pas découvrir un deuil au sens de le voir pour la première fois mais peut être de consentir, sans s'y attendre, à le faire apparaître dans le transfert et, de s'énoncer à partir de cette position. Je pense par exemple à des moments rares qui peuvent surgir dans l'accompagnement d'un mourant ou dans la rencontre d'un adolescent, situations fort différentes mais qui ont en commun cette convocation, dans le transfert, à toucher son propre rapport à la perte et à l'impuissance et à s'énoncer à partir de là. J'ai quelques fois éprouvé avec un patient au seuil de la mort, non pas qu'elle soit imminente mais qu'il en éprouve la venue dans son corps, j'ai parfois éprouvé un appel, à ses côtés, tandis qu'il prenait acte des pertes subies et à venir, un appel à plonger sans retenue dans mon rapport à la mort et à l'absence de réponse que je pouvais y

donner. Juste prendre acte aussi de ce silence en moi. Me taire sans me terrorer. Allouch le dit: c'est le signifiant de l'impuissance de l'Autre à donner la réponse qui est convoqué. Je me suis dit que c'est parfois depuis le lieu de l'agonie, et d'y avoir mené l'autre sans le tuer, que l'on peut se raccrocher au vivant. Car après ces moments rares, partagés côte à côte, dans le silence, non sans y laisser chacun un peu de soi, ces patients ont pu se remobiliser un temps. Mais est-ce un changement de position subjective de l'analyste ou plutôt la position de l'analyste que de pouvoir témoigner de son propre engagement dans la cure, à partir de son manque, comme en parle Michèle Benhaïm ou de cette position d'en répondre, comme le dit Forget ?

Avant de conclure, j'aimerais partager une question que m'adresse une jeune patiente, Sophie, concernant ce réel du deuil : Comment perdre ce qui n'a pas eu lieu ? Cette question concerne le deuil d'un enfant mais cela concerne tout autant le deuil qu'un enfant a à faire dans la relation à une mère qui n'a pas assez désiré qu'il se détourne d'elle. Depuis aussi longtemps qu'elle s'en souvienne, Sophie a tout fait pour apaiser la dépression et l'angoisse maternelles. En pointillé, il y a des moments de gaité mais reste en toile de fond cette souffrance inapaisable. Jusqu'au jour où, après avoir développé une maladie incurable qui accroît sa dépression, la mère de Sophie demande l'euthanasie. La date est reportée deux fois car l'angoisse est trop importante. La séparation semble infaisable. Puis Sophie assemble une de ses bagues à celle de sa mère et lui offre les deux anneaux ainsi réunis : *« Comme ça une partie de moi partira avec toi »* lui dit-elle. La mère meurt. Sophie ne se sent pas mieux. *« C'est comme si la mère s'était retirée et avait laissé une plage vide »*, dit-elle, le vide en elle, en écho à celui dans lequel sa mère lui demandait de la rejoindre. *« Maman aspirait à être deux, c'était son fantasme, qu'on soit toujours ensemble. La lâcher, c'était la laisser au bord du précipice. Quand je lui partageais ma joie, elle me disait que je retournais le couteau dans la plaie. Il fallait partager sa souffrance »*. Je dis : *« Un corps pour deux »*. *« Oui, à sa mort je me voyais derrière elle au moment de sa mort comme au moment d'un accouchement, et que quelque chose de moi allait passer avec elle de l'autre côté jusqu'au bout, pour ne pas la laisser toute seule. Je lui ai dit : tu pars avec un petit bout de moi. Je ne me suis pas dit, mais après, ma vie ce sera quoi ? Qu'est-ce qu'il va rester de moi ? »*. A la séance suivante, Sophie tient à me rapporter qu'il s'est produit quelque chose d'étrange en sortant de mon bureau la dernière fois. *« En remontant l'escalier, j'avais une sensation positive. Puis une fois dehors, je ne savais plus si je devais redescendre ou remonter la rue. Je vais par où ? Ce n'était pas une confusion. J'étais bien présente. Je me suis dit « il se passe quelque chose que je n'ai jamais vécu » et j'ai pris plaisir à dire « Gauche ou droite ? Gauche ou droite ? ». J'ai été curieuse et amusée par ce moment insolite, comme un élan. » « Gauche ou droite ? ». On peut entendre aussi : « Dedans ou dehors ? » « Dans le ventre maternel ou j'en sors ? ». À la séance d'après, Sophie me dit qu'elle est arrivée un peu plus tôt, car c'est pas mal de venir à l'avance et de pouvoir penser un peu dans la salle d'attente. C'est comme si un espace transitionnel pouvait se constituer : *« Ici, c'est un peu comme une bulle pour expérimenter combien on gagne en importance avec quelqu'un qui s'implique pour explorer. Ensuite, je peux ressortir dans le monde et expérimenter »*. *« Comment me**

désengager pour me réengager autrement ? ». Se désengager et se réengager, ce sont des signifiants intéressants. L'engagement, c'est aussi ce qu'on dit du bébé qui naît : il s'engage. Pour pouvoir se détacher du fantasme maternel dans lequel elle est intriquée et partie prenante, il s'agit de se le représenter. C'est ce qu'elle fait en présentant cette image d'elle accouchant de sa mère comme s'il s'agissait de mettre la mère morte hors d'elle-même. C'est en tout cas, après avoir fait apparaître dans le transfert sa position dans le fantasme maternel que Sophie est prise d'une étrange hésitation, sans confusion dit-elle. Les anneaux laissés à sa mère comme une partie d'elle ne sont-ils pas aujourd'hui devenus les représentants de ce nouage d'elles deux ne faisant qu'une, nouage dont elle pourrait peut-être se défaire en appui sur cet élan, pour renouer son désir autrement.

CONCLUSIONS

Dans cet exposé, il nous est apparu important d'articuler les apports théoriques à ce que la clinique questionne et nous enseigne. C'est une dimension à laquelle nous avons été attentives dans notre atelier.

Notre clinique et nos expériences nous apprennent qu'il est possible, après des épreuves très douloureuses, des dépressions sévères, en explorant et en prenant la parole sur ce qui est perdu, d'entendre le désir se remanier et devenir un peu autre. Pour certains, le deuil est tout perdre et se solde par une immense détresse, un grand désert voire la folie. Pour d'autres, le deuil est un acte qui, à partir d'un sacrifice consenti, ouvre à la possibilité de se différencier, de désirer et de créer.

BIBLIOGRAPHIE

Allouch, J., *Érotique du deuil au temps de la mort sèche*, Paris, EPEL, 1995.

Benhaïm, M., *L'ambivalence de la mère*, Toulouse, Érès, 1996.

Racamier, P.-C., « Le deuil originaire », in *Le génie des origines : Psychanalyse et psychoses*, Paris, Payot, 1993.

Segal, H., *Introduction à l'œuvre de Mélanie Klein*, Paris, Presses Universitaires de France, 1969.